

ROOTS 'n' BEYOND

I 'N' I. ALL IS VIBRATION.



01. BABYLON RULE DEM -- FOUNDATION
02. NATURAL MYSTIC -- B. MARLEY & THE WAILERS
03. WAR INA BABYLON -- M. ROMEO & THE UPSETTERS
04. KARMA -- NAÂMAN
05. HARDCORE -- JAH9
05. GOOD LORD -- THE ABYSSINIANS
06. TRUE LOVE -- SOJA
08. WARRIORS -- NATTALI RIZE
09. STOP THAT TRAIN -- P. TOSH & THE WAILERS
10. EXILE -- CHRONIXX
11. WAY TOO LONG -- NAÂMAN
12. LIBERATION TIME -- PROFESSOR & BRAIN DAMAGE
13. DANCE OF HADASSAH -- MAESTRICK
14. LET THE HEALING BEGIN -- MIKE LOVE
15. WELCOME TO MY WORLD -- RISING TIDE & C. FEARON

© 2026 FrancoR Project Records. All rights reserved.

All documents may be downloaded and shared free of charge in their entirety. Any modification, adaptation, commercial distribution, or exploitation, in whole or in part, requires the prior written permission of the author.



I 'N' I. ALL IS VIBRATION.



I'n'I

All is vibration.

<https://francorproject.github.io/rootsnbeyond/>

Cherbourg, Juillet 2026 – v.0.2

© 2026 FrancoR Project Records. Tous droits réservés.

Ce document peut être téléchargé et partagé gratuitement dans son intégralité. Toute modification, adaptation, diffusion commerciale ou exploitation de l'œuvre, en tout ou partie, nécessite l'autorisation écrite de l'auteur.

Ceci n'est pas une marchandise.

Track 00 – Rockfort Rock

The Skatalites

Il était une fois un père, à la croisée des chemins.

De partout s’envolaient les géants d’acier.

Un chemin vers sa fille ; la revoir, enfin.

Il en prit un autre et partit guerroyer.

Un secret, à tout les vents il confia :

Qu’une douce musique lui parvienne.

Mais vous connaissez les vents, n’est-ce pas ?

Ils ne chantent jamais sans vibrer de leurs peines.

... poum...

... poum tchak !

Une autre fois vint Nesta, arpenteur de ruines ;

explorateur d’un monde enfui.

Un jour qu’il crapahutait d’immeubles en maisons, cerné de tous vents,

Nesta le découvrit : un cahier manuscrit.

Et sur la couverture quelqu’un avait écrit, en petites lettres arrondies :

“Journal d’Esti”

Track 01 – Babylon Rule Dem

Groundation

8 juin 2029

Il était une fois cette journée pendant laquelle je me sentis heureuse, pour la dernière fois. Je me souviens assez bien. Il avait plu le matin. Un jour de printemps. L'après-midi avait été plus joli, avec pas mal de vent, de quoi faire dériver les nuages sans que ma casquette ne s'envole. Et moi, avec mon baggy, mon pull noir trop grand floqué d'un A cerclé dont le sens m'échappait encore, j'attendais là que tu arrives, assise sur un banc devant la gare. Tu m'aurais trouvée jolie je crois. J'espère en tout cas. Peut-être un peu ridicule avec ton pull.

Mais que veux-tu ?

J'étais là avec mes seize ans, assise sur un banc, presque au même endroit. Tu m'y avais laissée cinq ans plus tôt pour le Rojava.

Tu vois, je ne pouvais pas comprendre à onze ans que tu me laisses comme ça. Je ne pouvais pas comprendre ce qu'était le Rojava et, à ce moment-là, l'anarchie c'était juste un doigt d'honneur aux flics et l'idée vague d'un monde meilleur que personne ne racontait.

J'ai cru que tu rentrerais. C'est ce que tu m'avais dit. Tu devais revenir. Forcément, j'étais heureuse. Et puis les trains sont arrivés, les uns après les autres. Toi, non.

Maman me l'a appris plus tard, pendant sa descente.

Tu n'avais pas de téléphone mais tu as réussi à l'appeler, depuis l'aéroport.

Moi je m'en foutais que tu ailles sauver le monde. J'attendais que tu reviennes.

Sur ce putain de banc.

Mais voilà. Tu as préféré le Rojava. Ou alors... as-tu juste eu peur de revenir ? Je ne te déteste pas. Tu m'as laissée avec elle. Toute seule. Tu m'as laissée quand j'avais besoin de toi.

Pourquoi ?

Maintenant c'est sûr que je n'aurai pas de réponse. De toi j'ai une photo, quelques jours avant, et ce foutu magazine resté dans son plastique.

Une photo prise sur le front ;

ton sourire ;

ton regard un peu fou ;

un magazine ;

une compil' ;

et c'est tout.

Nesta était finalement parvenu à rendre lisible le début du journal. Plus d'un siècle après son écriture, n'était-ce pas si mal ? Aya en fut suffisamment satisfaite pour libérer une bonne dose de dopamine. Aujourd'hui, il avait le droit d'être content. Un journal rédigé à la main, comme celui-ci, était presque inestimable. L'Ingénieur en serait certainement impressionné et ça, c'était toujours une bonne chose. Trouver du papier manuscrit était déjà rare. Trouver le même jour un disque — de musique, suggéra Aya — l'était encore davantage.

Aya coupa la dopamine.

Le bonheur avait assez duré.

2176.07.24 · N421110 · 01

Secteur Octeville-Ouest · Appartement

« Journal d'Esti »

Archive manuscrite (incomplète).

2176.07.24 · N421110 · 02

Secteur Octeville-Ouest · Appartement

Disque compact

Support musical suggéré.

Nesta, merci de te rendre au bureau du technicien Pascal. Bloc central, Niveau -2, Porte 48. Prends avec toi l'archive : 2176.07.24 · N421110 · 02.

Il ne fallut pas plus d'une seconde à Nesta pour se lever et quitter son compartiment du bloc périphérique C. Un compartiment. Une chambre. Pas une chambre jolie et confortable, avec ses teintures et ses édredons. Un cube d'à peine trois mètres de côté, encore moins haut, sans fenêtre, coincé au milieu d'un bloc de béton renforcé. Il y avait là un lit simple, une chaise, un bureau et un terminal connecté. Le reste était aux communs. Une unique source lumineuse éclairait les murs anthracites. Suspendue au-dessus du bureau, elle illuminait également l'unique ouverture de ce monde clos : un autre cube, bien plus petit cette fois. Le terminal. On mentirait à prétendre que Nesta aimait cet endroit. Mais il s'y sentait bien. C'est pourquoi Aya saupoudrait chacune de ses sorties d'une discrète dose d'ocytocine. Au moins le couloir anthracite qui menait à la sortie du bloc n'avait-il rien de perturbant. La vraie sortie, par contre... c'était une autre affaire.

Aya augmenta sensiblement les doses.

Dehors, le roulis des sombres nuages annonçait la venue d'un gros souffle. Nesta quitta le secteur périphérique ouest et se dirigea d'un pas un peu plus rapide vers le grand bloc central qui défiait les éléments. Il traversa, sans vraiment y penser, le secteur médian des étrangers, des déconnectés et des autres rebuts. Quelques restaurants. Quelques tripots. Des joueurs. Des fumeurs. Certaines personnes le regardaient passer comme on observe quelque chose qui ne devrait pas exister. Son regard, lui, accrocha les enseignes, les visages, les fumées. Aya lui autorisa cette curiosité. Puis la referma.

Au cœur de la base, Nesta se fit avaler par l'imposante silhouette du bloc central. Il s'enfonça dans ses entrailles. Direction le deuxième sous-sol. Arrivé devant la

porte 48, celle-ci s'ouvrit avant même qu'il ait besoin de s'annoncer. Il remit le disque compact au technicien Pascal. Celui-ci estima qu'il lui faudrait trois jours pour en extraire le contenu. Nesta n'avait plus qu'à rentrer.

17 juin 2029

Je ne sais pas si cela m'a fait du bien. C'est ma psy qui m'a conseillé de t'écrire. Il y a un mois, j'ai appris que tu ne reviendrais plus.

Jamais.

Une fois encore, c'est maman qui en a été informée. Est-ce qu'elle l'a su quelques jours plus tôt ? Est-ce qu'elle l'a oublié ? Avec elle je m'attends à tout. Alors j'ai écrit ce que je pouvais écrire. Et j'ai pleuré. Puis j'ai tout jeté. Et j'ai pleuré.

Encore.

À mieux y réfléchir... pleurer m'a fait du bien. Comme si toutes ces larmes bloquées quelque part avaient enfin laissé de la place pour autre chose. Je ne parlerais pas d'espoir. Je ne suis pas aussi naïve. Peut-être simplement d'une envie d'autre chose que le vide. Pendant des années j'ai lu. Lu. Et encore lu. À propos de tout et de rien. Et hier je me suis rendu compte de deux choses.

1. Pleurer fait du bien.

2. Je n'écris finalement pas si mal.

Est-ce que je continuerai ?

... poum...

Nesta referma le cahier, le glissa dans la boîte dédiée et partit s'alimenter. Il pourrait continuer sa lecture avant de se coucher.

25 juin 2029

En finissant le travail hier soir, je suis tombée sur une vieille copine. Ça m'a fait plaisir. Et oui, je continuerai de t'écrire. Finalement je pense que cela me fera du bien. Donc je te disais avoir rencontré une copine. C'était Laly, on s'est connues au lycée. Très nulle en français, trop forte en philo. Je n'ai jamais su comment elle pouvait se souvenir de tous ces auteurs, de tous leurs concepts compliqués. Et donc elle était là hier soir, à boire un verre avec un mec dans le resto où je travaille. Apparemment elle s'ennuyait parce qu'au moment où elle m'a vue, elle m'a presque sauté dessus. On est parties toutes les deux après mon service, pour aller boire un autre verre un peu plus loin. Et après on a passé du temps chez elle à écouter de la musique, parler, fumer un joint, boire encore un verre, parler.

Je ne sais même pas pourquoi on ne s'était pas rappelées avant.

Je ne me rappelais plus à quel point la musique me manquait.

Restaurer ces fragments prenait du temps. Nesta reçut une notification de coucher imminent. Aya commença par une petite injection de mélatonine. Le gros souffle tiendrait ces deux prochains jours et peut-être le suivant. L'archiviste crapahuteur recomposerait donc autant que possible le sens du journal.

Mais pour l'heure, l'unique lumière de la chambre cesserait d'éclairer son unique fenêtre.

Dehors, les vents chanteraient de toutes leurs forces.

23 septembre 2029

Hier, je me suis rendu compte que je n'avais presque pas écrit de l'été. Et ce que j'ai gribouillé a fini à la poubelle. Du coup je ne sais pas trop par où recommencer.

Ah oui, fun fact ! Laly est venue à l'appart' début juillet. Elle a déterré une sacrée archive ! Le magazine que tu m'avais envoyé, tu sais ? Ce jour-là. Ben Laly l'a vu traîner dans un coin du salon et l'a carrément ouvert. Jamais je n'aurais pu le faire. Elle, elle passe et sans se

poser de question, elle récupère le CD et pousse un cri de joie. Elle connaissait presque tous les morceaux de « Roots'n'Beyond ».

Allez ! Je te les mets là tellement j'en ris encore. Elle me sort :

« Ils ont trop géré les gars-là, t'imagines pas !

Babylon Rule Dem, Natural Mystic...

– Ah ! Donc ils ont mis Marley derrière Groundation.

Karma, Hardcore...

– Tu sais que je suis encore trop triste là ? Naâman...

... Warriors, Stop That Train

– I'm leaving and I said...

– Classique.

Exile... Dance of Hadassah

– C'est quoi ce truc ?

Let the Healing Begin...

– Et ils finissent avec les anciens de Groundation, décidément.

En tout cas j'en lâcherais une petite larme.

– Déjà fait... »

Bon, tu imagines bien que j'écris ça avec la pochette sous le nez. Par contre les citations c'est texto, promis.

Le vent égrenait ses notes.

Nesta recomposait les morceaux.

... poum tchak !

27 septembre 2029

Comme je te le disais hier, cela faisait très longtemps que je m'étais sentie aussi bien. On était à la mi-juillet, Laly profitait de ses vacances (en même temps en socio ils sont toujours en vacances ;-P). Moi je bossais, c'était la saison, mais on se voyait tout le temps sinon. Et le festival approchait. Mon patron m'avait autorisée à prendre mon week-end pour que je puisse y aller.

Je me souviens très bien d'un client qui revenait tous les soirs et passait une trop grande partie de son temps à me regarder. Trop bizarre.

Et avec Laly, bah on sortait un peu et on revenait fumer quelques joints ; chez elle, chez moi, ça dépendait. Je n'allais quand même pas laisser ma petite bouille d'amour tout seul tout le temps ! Après deux semaines à ne pas savoir comme l'appeler, à part « bébé d'amour », « chaton », « p'tite crotille », on a décidé de l'appeler Babylon. Un trip en fait, en écoutant Babylon Rule Dem. Tu sais le morceau trop bien de la compil' ? Cette compil' est trop bien de toute façon, elle passe en boucle. Donc on écoutait le morceau et là, la p'tite crotille vient devant moi, me lance un regard de malade (vraiment de malade) et part en crabe vers sa gamelle, le dos hérissé, la queue ébouriffée. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Je lui ai mis des croquettes. Laly est partie en fou rire et m'a balancé :

"Babylon is ruling you !"

Fin de l'histoire.

Deuxième jour de gros souffle. Nesta ne sortait que pour manger et se laver. Aya entretenait ses routines.

28 septembre 2029

J'ai vraiment envie d'écrire en ce moment. Tu me verrais avec Babylon étalé sur mon dos, mon crayon dans la bouche, réfléchissant à ce que je pourrais bien te raconter. Je crois que tu n'en reviendrais pas.

Reprenons quand même, parce qu'il m'est arrivé un truc de dingo au festival. Trois jours de pure folie, au final. Un peu déçu de la programmation, sauf Groundation !

C'est dans le campement que c'est parti en live. Je n'en suis pas super fière...

Dans le délire avec Laly on a pris chacune un comprimé, à base d'ayahuasca le mec nous a dit. Là, ça allait encore. Mes souvenirs sont un peu flous mais je me rappelle avoir été un peu comme saoule, plusieurs heures d'affilées. Peut-être un peu plus hallucinant que juste avec de l'alcool. En tout cas je me suis retrouvée à danser un moment devant un groupe électrogène. La descente a été dure. Rien que ça aurait dû suffire à m'arrêter. D'habitude j'évite les trucs dont la descente t'emmène en enfer. Bref j'en ai un peu chié mais le festival a continué. Derrière je n'ai fait que fumer des joints, un peu d'alcool mais pas abusé et la musique quand j'arrivais à kiffer dessus.

Par contre je me souviens d'un moment précis, pendant le trip. Le vent commençait à forcer depuis le début de soirée mais là, une bourrasque, sévère ; des tentes qui partent en l'air, les tables de campings et les chaises je ne t'en parle même pas. Dans mon halu j'ai cru que le monde se renversait, comme on retourne une boule à neige. Et cette sensation, presque indescriptible. Imagine une fenêtre qui s'ouvre sur ton cœur. Pas quelqu'un qui arrive à lire tes sentiments. Non. Bien plus profond, un truc dont moi-même j'ignorais l'existence. Le plus étrange, c'est que je ne j'étais pas seule à regarder.

Nesta sentit un picotement derrière la nuque. Aya ne l'avait pas anticipé. On frappa à la porte. Lorsqu'il l'ouvrit, il tomba nez-à-nez avec Pascal qui lui tendit le disque ainsi qu'une carte mémorielle, puis s'en retourna.

Tu es autorisé à retourner demain dans le secteur Octeville-Ouest.

Départ en transport assisté à 8 h.

Ils viendront te chercher au point de rencontre à 17 h.

Tu prépareras le paquetage de sortie avant de partir.

Nesta reprit son travail.

5 octobre 2029

De me remémorer le trip du festival m'a perturbée plus que je ne l'aurais cru. Pourtant sur le moment, c'est la curiosité qui l'a emporté. Laly a vécu un trip plus sale que le mien, alors qu'elle avait pris une dizaine de cachets au mec. Elle ne voulait plus en entendre parler. Mais j'ai réussi à la convaincre de me les filer, seulement si j'acceptais de ne jamais en reprendre seule ; toujours avec elle. Bon, elle a dû en perdre en cours de route parce qu'il n'en restait plus que sept.

Charge la carte dans ton drive et on y va.

Derrière lui, le compartiment s'éteignit. Un conducteur l'attendait ; c'était Juan. Il l'emmena comme prévu jusqu'au secteur autorisé et le laissa là. L'archiviste arpenteur pouvait reprendre ses fouilles.

... poum...

Nesta passa la matinée à visiter les restes de maisons, les bouts d'immeubles qui n'étaient pas encore érodés par les vents. Il ne vit rien qui attira son attention. Et en même temps, il n'y mettait pas autant d'allant que d'habitude. Aya restait distante.

Son cheminement l'amena une nouvelle fois devant l'immeuble. Celui-ci paraissait moins en ruine que bien d'autres, au moins jusqu'à son troisième étage. Les deux premiers étaient même remarquablement bien préservés. Il ressentait le besoin de voir à nouveau les lieux de sa découverte. Rien ne lui interdisait l'entrée. Par curiosité il s'informa de sa destination en passant devant les boîtes aux lettres : Mme. Esther Hamel, appartement 4, 1er étage.

Nesta monta les escaliers encombrés de quelques débris, de cartons et même de valises éventrées. En entrant dans le vestibule, il s'arrêta devant la photo d'un chat noir, lové dans son plaid rouge. Cela le fit sourire. Il continua jusqu'au salon

et fut arrêté là par une alerte. Ne pouvant ignorer le clignotement persistant qui restait en périphérie de sa vision, il finit par ouvrir de lui-même la notification.

Alerte météo. Vents violents imprévus sur site dans trente minutes. Extraction impossible à 17h ; trouver un refuge. Extraction probable à 22h ; attendre les instructions.

C'était rare mais de telles alertes arrivaient parfois. L'AtomCorp y avait perdu des archivistes. Nesta se trouvait justement dans un appartement particulièrement bien préservé, et donc particulièrement bien protégé. Cela n'empêcha pas chez lui une certaine inquiétude. Aya la limita à peine, et encore, pas tout de suite.

Une fois ce moment inconfortable passé, Nesta observa le salon, s'en imprégna. Toutefois il n'avait plus l'énergie de fouiller. Il se posa dos au mur, son regard s'arrêtant sur un morceau de carton souple, en partie déchiré. On y lisait encore le début d'un titre.

Roots'n...

Il rangea le bout de carton dans son packaging.

“Aya s'il-te-plaît, joue-moi le disque archivé.

[...]

Mets en place tes oreillettes et je le lancerai.

— Oui, tu as raison. Comment s'appelle le premier morceau déjà ?

[...]

Babylon Rule Dem

— D'accord. Charge aussi la prochaine entrée du journal, de celles que j'ai nettoyées sans les lire.

[...]

... poum tchak !

6 octobre 2029

Je dois t'avouer qu'aujourd'hui j'ai plutôt le cafard. Je ne sais pas d'où ça vient, peut-être de ça, là, qui ne veut pas sortir, alors que j'essaie vraiment de l'écrire. C'était vraiment bizarre. J'en ai vécu des trucs étranges, blessants, tout ce que tu veux ; t'es bien placé pour le savoir non ? Mais ça... Autant reprendre le bail là où je m'étais arrêtée. Baby est venu se coller. Il sent trop bien les choses celui-là ! Merci mon amour...

Donc comme je te l'écrivais hier, j'avais pu récupérer sept petits cailloux. Véridique, j'avais trop l'impression de devoir retrouver un chemin. Et cette promesse de ne jamais repartir sans Laly. Au début, je voulais y retourner direct, sans me poser de question. Il fallait juste trouver le moment. Soit je bossais trop, soit Laly n'était pas dispo pour que l'on se voie. Le moment ne vint pas. Et ensuite c'est moi qui le retarda.

Tu me connais.

Quand le temps est suspendu, de cette manière, je perds l'élan. Comme à l'athlé, ta fille n'a pas changé. Bon, au final, j'ai réussi à sauter (ça non plus ça n'a pas changé). Mais heureusement que Laly était là. Quand on se voyait notre routine reprenait. Sorties, canapés, splifs, reggae, et ma copine qui me parlait de ses philosophes et de ses sociologues. Je me souviens bien, un soir, chez moi cette fois, elle allait reprendre son exposé sur Leonard P. Howell, le premier rasta. Celui-là je ne pourrai sûrement jamais l'oublier tellement Laly m'en a parlé. Et ça m'intéressait, premier degré, mais ce soir-là je glissais ailleurs. Elle a dû parler un moment avant de s'en rendre compte, puis a coupé mes rêveries. Comme une ficelle trop tendue.

Clac !

Sûrement pour ça que je m'en souviens.

« Prends-le. »

Sur le coup je n'ai pas capté où elle voulait en venir.

Alors elle m'a fait un peu la morale, comme elle fait quand elle voit qu'il y a besoin. J'étais dans la lune depuis des jours. Je paraissais déprimée. Il y avait forcément quelque chose qui me travaillait... Des trucs comme ça.

J'ai failli lui répondre :

« Cherche plutôt ce qui ne me travaille pas ! »

Mais elle avait raison, c'est clair. J'étais ailleurs. Alors, autant y aller vraiment. Pour une fois on n'était pas trop en retard sur notre soirée, et pas trop en train de planer. C'était sûrement le bon moment : le canapé, la copine, le mood. Et Babylon qui me regardait en faisant semblant de dormir. J'ai avalé le comprimé. Et puis, comment dire ? Je ne sais plus si ce dont je me souviens, je l'ai réellement vécu, je l'ai rêvé ou juste halluciné. Impossible de savoir. Et pourtant je m'en souviens très bien, comme si j'en sortais à peine. Une sorte de transe en pleine conscience ?

Pour l'exprimer, je crois qu'il va me falloir un peu plus de temps...

... poum tchak !

Track 02 - Natural Mystic

Bob Marley & The Wailers

5 septembre 2030

Quand je te disais que je ne dois pas perdre mon élan. Un an pour retenter le saut papa. À croire que c'est pire maintenant.

J'en ai beaucoup parlé à ma psy. Laly j'aurais aimé pouvoir lui en parler un peu plus. Mais je crois qu'elle a été vraiment choquée de ce qu'elle a vu. Je te passe le coup des yeux révulsés mais tu vois l'idée ? Elle a essayé. Elle m'a même accompagnée chez le médecin une fois. Trop mignon non ? Mais pas moyen d'en parler. Je crois qu'elle a profité de reprendre ses études pour s'éloigner. J'aurais juste aimé la voir un peu cet été. Mais l'année n'est pas terminée. Je ne crois pas qu'elle me laissera toute seule avec ça. C'est Laly quand même.

En tout cas j'ai tellement revécu cette scène.

Donc je prends le comprimé. Laly est là, Babylon aussi. Et je m'installe pour être confortable. Après, je ne sais plus exactement mais ça a été assez long, je me retrouve dans le noir. Je ne vois rien. Je crois être encore allongée dans le canap' mais je ne sens rien. Je pourrais être debout au milieu de nulle part. Impossible de savoir. Réflexe, j'essaie d'attraper mon téléphone. Mais il n'y a pas de main. Y'a rien. Enfin si, mais je ne sais pas comment on peut sentir ça quand on sent rien. Je bascule en arrière. Et je percute quelque chose avec mon dos, pas très fort mais ça m'arrête net. Et là je le sens vraiment, dans mon ventre. Comme un truc qui pourrait me faire très mal. Et juste après je sens son dos, contre le mien. Sa respiration. Sa main juste un peu.

"C'est toi ?"

J'ai senti direct que ce n'était pas toi.

Mais papa, je me suis sentie bien. J'aurais jamais cru à ce point.

Et ce rythme, papa. Tu m'aurais dit de respecter la musique, je peux pas te le chanter tu sais.

Tu devrais ressentir la prochaine piste.

... poum... poum tchak !

Tu entends ?

On est resté là. Je ne sais pas combien de temps. Pas assez, c'est tout.

Puis ça s'est effacé et j'ai senti le canapé. J'étais allongée.

6 septembre 2030

Il m'a fallu presque un an pour me rendre compte. Tu y crois à ça ? Un an pour pouvoir dire que j'avais été heureuse.

' n '

Nesta, il va falloir partir.

Il décolla ses épaules du mur et se releva.

Lorsque Nesta ressortit du bâtiment, il fut surpris par la moiteur de l'air. La chaleur de l'été se faisait sentir. Et comme souvent, le gros souffle n'avait pas laissé derrière lui la moindre brise.

Il était prévu, la veille, que Nesta obtienne de nouvelles consignes après le gros souffle, vers 22h. Mais celui-ci persista bien longtemps après minuit. Aya était restée muette. Nesta avait lu le journal, puis l'avait relu, encore, et encore. Puis il était tombé de fatigue. Et ce n'est qu'au lever du jour qu'Aya avait repris les rênes.

Tu dois te rendre au point de rendez-vous.

— D'accord. Mais je sens la faim. Ne devrais-je pas manger un peu avant ?

La priorité est d'en savoir plus ; manger peut attendre. Sens-tu encore la faim ?

— Non, ça va.

Nesta prit ses repères. Le bitume pelé qui avait été il y a bien longtemps une large rue, était maintenant parsemé de touffes d'herbes basses et drues, solidement accrochées à leur terre.

Depuis tous ces mois qu'il était assigné au secteur Ouest de la butte octevillaise, Nesta était devenu capable de se représenter les bâtiments, dont beaucoup ressemblaient à celui dont il venait de sortir. Un peu plus loin s'étaient profilées les premières maisons. Il longerait leurs ruines en remontant la cuvette vers laquelle il s'engageait.

Au bout de quelques pas, une odeur inhabituelle. Nesta descendit son paquetage et y chercha un petit boîtier. Un bouton marche / arrêt, aucune autre technologie apparente.

Je capte des flux de microparticules. Analyse : viande de mouettard cuite au feu de bois.

— Quoi ?

Il s'agit d'une anomalie à signaler.

Je n'ai pas pu transmettre. Pas encore récupéré le réseau principal, ni de boucle secondaire.

On continue jusqu'au point d'extraction.

Nesta rangea le boîtier et reprit sa marche. Il remonta la côte et, à la croisée des chemins, s'orienta vers le Sud-Ouest. Il poursuivit sa montée.

Arrivé à destination, sur une place encadrée de ruines moussues — à cette hauteur, rien n'avait pu rester debout —, jonchée de carcasses métalliques rongées de toute part, Nesta guetta les signes d'une présence connue. Et là il aperçut le biplace léger, renversé sur le côté.

Et derrière le véhicule, un faible râle.

Nesta s'avança, pour couvrir la cinquantaine de mètres qui le séparait de son collègue. Mais une autre présence, plus sentie que perçue en périphérie de sa vision, l'arrêta net.

N'avance pas plus, j'analyse une autre anomalie.

Nesta resta aux aguets.

Recule. Lentement.

Il recula.

Au coin Nord-Ouest, tu te retourneras et tu courras le plus vite possible.

Aya parvint à élever la production d'adrénaline.

Nesta se retourna et courut quelques mètres. Il trébucha, se prenant le pied dans une dépression qu'il n'avait pas vue. Le besoin de fuir surpassant la douleur de sa chute, il se releva d'un bond et repartit à un rythme effréné.

Dans sa course, Nesta entendit une pierre tomber à moins d'un mètre de lui. Il se retrouvait à dévaler la distance qu'il avait dû gravir l'instant d'avant. À aucun moment il ne trouva le courage de regarder en arrière.

Plus loin il trébucha à nouveau, dans un trou assez grand pour le faire disparaître. Cette fois il ne se releva pas. Écoutant attentivement, il n'entendit aucun bruit de pas ou de frottements, un quelconque signe qu'il serait encore poursuivi.

Il lui fallut de longues minutes pour reprendre son souffle.

— Aya ?

Oui ?

— Pourquoi je me sens mal comme ça ?

Je maintiens ton taux de cortisol à un niveau élevé. Rien ne permet d'assurer que le danger est complètement écarté.

— Je comprends... Je vais rester comme ça, un peu. Libère-moi quand tu le jugeras utile.

Nesta resta donc, un peu, dans le trou qui l'avait cueilli. Étala sur le dos, il s'efforçait de retrouver son calme, en contemplant un ciel dont le bleu profond était traversé de nuages épars. Il compta trois, puis quatre, puis cinq avions qui se croisaient au-dessus de lui.

Je vais diminuer le stress. Tu as besoin de t'alimenter. Si une menace était encore présente, nous le saurions.

Nesta se redressa et fouilla dans son paquetage.

Une barre protéinée, le cachet de vitamines et trente centilitres d'eau environ. Garde le reste pour plus tard.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel. Lorsqu'il sortit de son trou, Nesta jeta un regard en arrière, sans se résoudre à remonter vers la place. Il attendit une instruction qui ne vint pas et se décida à continuer de descendre.

En avançant encore, il gagna un monticule qui lui offrait une vue dégagée de la ville engloutie. Il n'aurait pu dire combien de fois il était monté dessus, attiré par ce paysage. Mais ce jour-là son impression était différente, sans qu'il ne sache pourquoi. Obliquant son regard vers le Sud, il vit au loin l'imposant bloc central de la base, à six kilomètres tout au plus. Mais ce qui attira son attention fut la volute de fumée, cette fois à moins de trois cents mètres. Il se rappela que les lieux n'étaient plus aussi sûrs qu'il les avait connus.

Nesta se dit qu'il lui faudrait contourner assez largement la zone pour ne pas prendre de risque. Il descendit de son monticule et emprunta la rue plus étroite qui partait vers l'Est.

Bien qu'il n'y était pas revenu depuis un moment, Nesta connaissait bien cette voie. Elle suivait d'abord une pente très douce, bordée de ruines mais toutefois plutôt aérée. Après deux ou trois cents mètres de marche, elle se resserrait. Les ruines se faisaient plus ramassées et de mieux en mieux protégées par la pente. Certaines étaient même assez bien préservées.

En descendant suffisamment bas, on arrivait à une nouvelle intersection. Mais là, quel que soit le chemin emprunté, on finissait les pieds dans l'eau.

Cette fois cependant, approchant de ce qui fut une étroite rue parcourue de voitures, Nesta observa quelque chose de très différent de ce qu'il connaissait.

Un enchevêtrement de tiges, hérissées de piquants, resserrait encore plus l'entrée du chemin.

— Aya, connais-tu ça ? Est-ce une... anomalie ?

[...]

— Oui ?

Ronces.

— Quoi, ronces ?

[...]

— Aya ?

Déconcerté, Nesta s'engagea malgré tout dans le passage étroit.

Les ronces recouvraient tous les murs encore debouts. Par moments elles montaient si haut, s'élançaient si bien vers le ciel avant de retomber, qu'elles formaient des arches. Et ces arches, se rapprochant les unes des autres, finirent par construire un tunnel.

Nesta continua sa descente avec précaution.

Il y avait ici et là des trouées qui permettaient de se repérer dans l'obscurité du chemin. Mais elles étaient trop peu nombreuses et Nesta perdit la notion des distances.

Il s'avança à pas mesurés, se maintenant à distance aussi raisonnable des parois du taillis que des amas de pierres et de ferraille rouillée, rangés sur le côté par endroits. Nesta entendait des bruits feutrés. Ils sortaient des ronces, sur son passage, dans un rythme doucement alterné.

Quelques minutes plus loin, il surprit deux yeux luisant dans la pénombre. L'instant d'après les yeux disparurent sans un bruit. Son pouls accéléra soudainement puis se stabilisa.

Il ralentit plus doucement.

@#\{'-|= séroto "-\&:

Protocol - Aya - Error 509

Nesta fit une pause.

Il en profita pour scruter les profondeurs du tunnel. À une dizaine de mètres, il crut percevoir un potron s'éclipser par la gauche. Il continua d'avancer et arriva à hauteur d'une légère dépression, dont une faible lueur filtrait. Dans un coin, un petit trou, assez grand pour laisser passer un petit animal.

Nesta alluma sa lampe frontale.

En y regardant de plus près, il comprit comment ouvrir ce qui se révéla être une sorte de trappe, astucieusement prise dans le taillis. Il trouva même curieuse la négligence qui avait laissé une bribe de lumière la trahir. Nulle résistance ne s'exerça entre son désir de desceller la trappe et la moindre des prudences, quand

on ne comprend plus bien ce qui nous entoure. Derrière, Nesta découvrit un escalier de bois, en piteux état, voire sur le point de s'effondrer.

Il regarda derrière lui pour confirmer sa solitude ; referma l'accès et s'aventura dans les escaliers sans plus se poser de question. L'escalier, en effet précaire, le conduisit néanmoins jusqu'à une pièce bien éclairée. Dans le fond, un mur de bois et de tôles ouvrait sur l'extérieur par une porte et une grande fenêtre. Tout autour des murs de pierre encadraient cette pièce manifestement habitée. Nesta put reconnaître un vieil évier le long d'un mur. Le lit dans un coin, et la petite table dans l'autre, ne laissaient aucun doute quant à l'animal qui occupait les lieux. Le grand plan de travail au milieu et l'établi dans le fond laissaient imaginer une créature besogneuse ; et cuisinière.

Nesta s'approcha de la fenêtre. Celle-ci donnait sur ce qui s'approchait le plus d'un jardin, parmi tout ce qu'il avait pu découvrir dans son île cotentinoise. Un haut mur de pierres, mélange de schiste et de granite, en condamnait l'accès du côté gauche. Le droit, par contre, pouvait être gravi pour peu que l'on se donna la peine de grimper ses deux mètres. Un parterre de plantes colorées longeait le plus haut des murs. Aucun arbre ni massif ne défiait cependant les vents. A droite, de très bas arbustes s'accrochaient au pied de la paroi. Ils abritaient d'autres plantes plus petites et fragiles. Des herbes un peu hautes et un peu folles guidèrent le regard de Nesta jusqu'à une silhouette trapue qui lui tournait le dos. Elle était montée sur une échelle accolée au mur délimitant le fond du jardin. La silhouette semblait absorbée par une captivante observation d'horizons lointains. De longs cheveux gris tombaient sur ses larges épaules recouvertes d'une cape marron foncée.

La silhouette se retourna et devint un visage, mi suspicieux, mi souriant ; un large visage ridé et tanné qui trahissait un grand âge. Son regard, lui, n'avait pas d'âge et transperça Nesta de part en part. L'impressionnante créature s'adressa à un arbuste, la voix de basse, envoûtante quoique légèrement éraillée : « Alors Fripouille, que m'as-tu ramené cette fois ? »

A ces mots, une petite tête aux oreilles pointues sortit des fourrées, suivie d'un petit corps félin et bondissant. Le chat arborait une belle robe tachetée, toute en nuances de gris. La petite tête vint se frotter affectueusement contre les jambes de ce singulier personnage.

« Sors de là ! » dit-il d'une voix – cette fois tout droit sortie d'une caverne froide et humide. Nesta obéit et s'aventura dans le jardin.

« Alors... » L'œil scrutateur se figea à moins de trois mètres de lui.

— Bonjour M... bredouilla-t-il.

— C'est pas aussi bien rasé que d'habitude, lui fut-il répondu avant qu'il n'ait le temps de terminer ses politesses. Il pourrait au moins enlever les grosses lunettes qui lui cachent le visage. Et surtout couper sa lampe frontale quand il est en plein jour ! As-tu déjà vu soleil aussi haut ? »

Penaud, Nesta ne sut choisir entre s'exécuter immédiatement ou tenter une réponse.

« T'es buggé le câblé ? Coupe déjà cette lumière, veux-tu ? » La voix s'adoucit enfin un peu et ça, Nesta pouvait le faire.

« N'as-tu aucune langue ? C'est quoi ton nom ?

— Nesta.

— Mignon. Et bien Nesta, appelle-moi Hada. Là, tu es chez moi, vois-tu ? Mais c'est d'accord, Fripouille t'as invité. Par contre j'ai faim et pas grand chose à manger en ce moment."

Hada montra du doigt son potager, saccagé. La terre y avait été fraîchement retournée, éventrée par endroit. Les tiges et autres restes végétaux jonchaient le désastre.

« En effet, c'est... moche. Comment est-ce arrivé ?

— Monte à l'échelle et regarde par-dessus le mur. Tu verras. »

En passant la tête, Nesta comprit déjà une chose. Il croyait avoir jaugé la solidité des murs entourant le jardin, or c'étaient de véritables digues, conçue pour tenir en vie cet îlot inespéré. Au-delà s'étendait un champ de débris retenus par les restes de murets qui avaient dû constituer un grand cercle de jardins. Le champ descendait en pente douce vers d'autres ruines, taillées à ras celles-ci. Et plus loin, une ville de hauts fonds reposaient sous cinq mètres d'une mer particulièrement calme.

Enfin, cette description était vraie la dernière fois que Nesta contempla Cherbourg. L'eau avait entre-temps reculé d'une bonne centaine de mètres.

Impossible.

« Pourquoi la...

— On s'en fout. Regarde, les mouettards, dans le fond du champ à droite. Ils sont encore en train de faire les malins ! »

Nesta vit effectivement une bande de mouettards, non loin. Cette mouette rabougrie, qui ne volait presque plus, rôdait par clans éparses dans les terres venteuses du Cotentin. Presque à mi-chemin entre un volatile et un rat, l'animal était aussi pugnace qu'intelligent ; moqueur, aussi.

« Donc...

— Oui. Ces canailles ont saccagé mon potager. Et je te garantis qu'elles le regretteront, finit par lâcher Hada d'une nouvelle voix, sourde, granuleuse. Beaucoup vont devoir mourir. Ne me demande pas pourquoi. J'ai faim. Tu veux bien m'en chasser un, mon garçon ?

— Quoi ?! Mais ça veut dire que... vous mangez de la viande ?

— Tu aurais préféré que je ne mange que des cailloux et quelques légumes ? dit Hada d'un ton presque suave. Mon garçon, il me reste un peu de compotée. Je veux bien partager. Mais il va falloir que tu mettes la main à la pâte. Prends trois ou quatre crabes tant que tu y seras. Laisse les bleus, à part une bonne chiasse ils ne t'apporteront rien.

— Bon. Puis-je laisser mon sac ici ?

— Oui, bien sûr. Tu veux un lance-pierre ? »

Nesta accepta l'arme. Après tout, l'idée de courir derrière des rats-poulets arrogants ne lui était guère agréable. Il posa son paquetage contre le mur d'entrée de la maison dont seul le rez-de-jardin avait survécu à l'érosion.

« Laisse aussi tes lunettes. Elles t'empêchent de voir, tu as trop le nez dedans. »

L'archiviste hésita mais se résolut néanmoins à partir sans ses lunettes de réalité augmentée. Aya ne répondait presque plus depuis qu'il était sorti de son trou. Le dispositif devenait plus encombrant qu'autre chose. Il ouvrit son sac pour les y

déposer. Dans le mouvement, Nesta fit glisser au sol le bout de carton récupéré chez Esti, un courant d'air l'emporta un peu plus loin dans le jardin.

Derrière lui, il entendit un grognement surpris. « C'est pour moi ? Merci mon p'tiot, ça me fait très plaisir. Bon... Écoute-moi bien. Je vais te donner un conseil : n'approche jamais ces saloperies de mouettards par leur profil. »

‘ n ’

Trois heures, au moins. Comment éviter d'approcher par leurs profils, un groupe de mouettards qui n'avaient que des profils à présenter ? Ça avait mal commencé. Dès le départ du jardin. Les maudites bestioles avaient disparu. Heureusement que Hada avait envoyé Fripouille pour aider Nesta dans sa quête. Le chat avait été d'une efficacité redoutable pour remonter les pistes. Il aurait seulement pu s'abstenir de son regard jugeant à chaque pierre qui touchait le vide. Quoi qu'il en soit, il n'était jamais parti bien loin de l'apprenti pourfendeur de ces diables de volatiles.

Au bout de ces trois heures à progresser doucement vers ses proies, à remonter le faible vent en rampant, à se cacher des regards acérés derrière les taillis de béton et d'acier, Nesta abdiqua. Jamais il n'avait essuyé un échec aussi cuisant, qui plus est sous les regards témoins d'un chat gris et d'une bande d'oiseaux insupportables.

Dépit, Nesta s'aventura dans la ville. A marée basse, Cherbourg était devenue praticable à pied. Du moins il fallut progresser avec attention car les passages se montrèrent souvent très glissants. C'était la première fois qu'il pouvait s'aventurer ainsi, au milieu des ruines plus vraiment englouties. Dans cette mangrove de béton, la vie s'adaptait dorénavant au rythme des marées. Il supposa que s'il espérait ramener quelques crabes à Hada, faute d'un mouettard, ce serait certainement par ici qu'il les trouverait.

Il arriva sur une grande place. A sa fontaine qui tenait presque debout, cise en son centre, et au grand bâtiment qui lui faisait face, Nesta jugea qu'il parcourait la place du théâtre. Et là où naguère les maraîchers des environs venaient vendre leurs légumes, il n'y avait plus désormais qu'un amoncellement de varech,

d'anémones et de coquillages collés sur toutes les surfaces imaginables. Et un crabe, qui traversait nonchalamment la place. Conscient de son incapacité à viser un gros poulet, Nesta n'imagina même pas essayer le tire au lance-pierre sur un petit crabe. Il dut se chercher un autre outil et finit par dénicher une barre de fer qui ferait l'affaire. Le crabe s'était un peu éloigné ; Fripouille restait toujours à quelques mètres du reconverti pêcheur, bondissant de cailloux semés par les courants en blocs de granites installés là au siècle dernier.

Avançant vers son destin, évitant soigneusement les flaques qui l'auraient trahi, Nesta s'approcha, fébrile, de sa future victime. Arrivé à son niveau, par derrière cette fois, il leva son arme ; et l'abattit. Le choc de la barre de fer contre le sol lui engourdit méchamment le poignet. Le crabe, lui, parvint à se faufiler par une grille de la fontaine, inconscient d'avoir échappé à un bien funeste sort.

Le soleil commençait à redescendre doucement. Il laissait dans sa course une impression de frais assez agréable, après la chaleur de cette journée, ponctuée de tentatives ridicules de chasses. De dépit, Nesta s'assit sur un bloc et regarda ses pieds. Sans trop savoir pourquoi, il eut subitement envie de pleurer. Pas une petite pleurnicherie ; un torrent de larmes qui emporterait sa détresse. Cependant, rien. Pas une larme. Aya devait être encore quelque part, à remplir son office.

Cette montée émotionnelle, rapidement et efficacement régulée, charia néanmoins son lot de souvenirs, dont un en particulier qui retint toute son attention. Nesta se remémora, par bribes au début, la fois où son père l'emmena à la pêche au pousseux. Il devait avoir huit ans, neuf tout au plus. Et il habitait avec son père, seuls, en bordure de ce qui avait été un marais longtemps avant. Mais il ne s'appelait pas encore Nesta, ça il en était certain. Par contre il n'avait aucun souvenir de son nom, et à peine plus du visage de son père. A bien y réfléchir, ils ne vivaient plus vraiment seuls depuis un moment. Nesta n'avait pas connu sa mère, ou si peu qu'il ne pouvait garder autre chose en mémoire qu'une vague odeur et le son lointain d'une voix. Son père l'avait élevé seul pendant des années, jusqu'au jour où il rencontra une femme qui vint les rejoindre. Nesta — enfin... le petit garçon qui deviendrait Nesta — se demanda un temps si elle pourrait être pour lui une maman. C'est tout l'inverse qui se produisit. La nouvelle compagne de son père se montra très vite méchante, toujours à crier, à juger, à maudire cette pauvreté et l'enfant qui les empêchaient d'être heureux.

Aussi, au matin de cette journée de pêche avec son papa pour lui tout seul, le garçon s'était senti heureux comme rarement.

« Et tu vois Fripouille, avec le recul j'aurais dû sentir la chose venir. Des histoires comme celles-ci, lui-même m'en avait lu toute mon enfance... Désolé, je ne sais même pas pourquoi ça me revient aujourd'hui, dit Nesta en étouffant un hoquet. Donc nous sommes allés pêcher. Mon dernier souvenir heureux. Ce qui est drôle, c'est qu'avant de te le rencontrer, je n'avais aucun souvenir heureux. Tu imagines ça ? »

Nesta laissa filer le temps, ses souvenirs battant la mesure d'un passé consciencieusement enfoui.

« Ce jour-là, on avait pêché pour au moins six kilos. Une pêche incroyable. Et après ? Comme aujourd'hui, en un peu moins beau par contre. Le soleil redescendait et on devait rentrer. Mon père m'a demandé de surveiller les crevettes qu'il ne pouvait pas emporter avec lui. L'aller-retour jusqu'à la maison lui prendrait une heure, tout au plus. Un peu long mais je pouvais faire des ricochets en attendant. »

Nesta recommença à contempler ses chaussures, cherchant la force de mettre en dehors de lui ce qui y était resté trop longtemps.

« J'ai fait beaucoup de ricochets... Et quand la nuit a commencé à tomber, je me suis dit que mon père avait dû avoir un problème, pour ne pas être revenu plus tôt. Alors j'ai désobéi, mais pas complètement. J'ai pris les crevettes pour continuer à les surveiller quand même, dans leur seau plein d'eau — c'était lourd — et je suis reparti vers la maison. Mais la nuit tombant, j'ai perdu mes repères. Et comme un enfant trop petit pour cette aventure qui continue malgré tout, je me suis perdu tout court. Je crois bien avoir erré comme ça, dans la nuit, traînant mon seau de crevettes. Au petit matin, quand les premiers rayons du jour ont éclairé mon chemin, j'ai vu au loin la grande colline qui protégeait notre maison. Crois-le ou non, c'est ainsi que j'ai retrouvé ma voie. »

Tournée vers l'Est — comme tout ce qui tenait encore debout sur l'île du Cotentin —, la maison était passablement délabrée mais plutôt bien rafistolée. Elle avait vu passer nombre de générations, jusqu'à mes parents et leur fils. La maladie qui emporta ma mère ne fut jamais identifiée. Elle n'eut pas le temps de souffrir longtemps, c'est tout ce que mon père m'en dit. Mon père ne parlait pas beaucoup.

Il était reconnu dans les environs pour ses talents de bricoleur. Il savait en effet réparer la plupart des choses, en tout cas celles qui pouvaient nous servir. Il avait même réussi à brancher la maison sur le réseau électrique qui passait à une centaine de mètres de chez nous. Pendant des années, il avait préparé le moment. Et enfin, un jour qu'il comprit que le réseau n'était pas alimenté, il installa ce qu'il m'apprit être une dérivation. Alors, lorsque je parvins jusqu'à la maison ce matin-là, fourbu de cette marche nocturne, affamé, assoiffé, et que je la trouvai éteinte et vide, je laissai le seau de crevettes et m'assis dans un coin. Jusqu'au jour suivant.

Des suites de cette découverte, je n'ai que des souvenirs un peu flous. Un voisin — deux ou trois jours après peut-être — me trouva là, alors qu'il venait chercher mon vieux pour une bricole. Stupéfait, il m'intima de le suivre et m'installa chez lui quelques temps. Puis des hommes vinrent me chercher, en uniformes et en armes — à vrai dire, je pense que le voisin m'avait simplement vendu.

Un bateau qui m'emmena vers le nord ; une mer déchaînée. Aya ; et le calme qui l'a toujours accompagnée. Et enfin, une pêche au crabe, dans une mangrove bétonnée.

Il me fallut une heure de plus mais je réussis à pêcher quelques crabes pour Hada. Je faillis même y laisser un doigt. En remontant jusqu'au jardin, dans le jour déclinant et le vent revenant, je croisai à nouveau les mouettards qui me parurent encore plus goguenards. Fripouille en fut agacée. Elle ne tarda pas à débouler sur eux pour les disperser.

“ n ”

Hada m'attendait de pied ferme à la porte de sa maison. Lorsque je franchis le mur d'enceinte, un sourire pincé apparut sur son visage. Son regard annonça la question qui lui brûlait les lèvres : « Alors mon garçon, comment s'est passée ta chasse ? »

— Fripouille en parlera sûrement mieux que moi. Par contre j'ai ramené vos crabes. Apparemment la pêche me réussit mieux que la chasse au mouettard.

— Ces vilaines bestioles sont vraiment malignes. Ne t'en fais pas. Et puis, ce que tu as trouvé est bien plus important qu'une basse vengeance. Allez ! Viens par là. La journée a été longue et tu mérites bien ta pitance. »

Hada nous avait préparé une succulente compotée de légumes. Les miettes de crabes — quoiqu'un peu maigres — apportaient de sympathiques saveurs iodées. Mon hôte profita de ma compagnie pour s'épancher sur l'état du monde, la cupidité d'AtomCorp, ses vieux os douloureux... Après manger, assis sur de vieilles couvertures, adossé au mur, les jambes allongées, je constituais un canapé tout désigné pour Fripouille. Elle ne tarda pas à s'en rendre compte et vint s'étendre sur moi, ronronnant de plaisir aux gratouilles que je lui prodiguais.

« Et ces bougres d'AtomCorp qui viennent là et nous volent nos terres... »

Un silence s'installa. Il fut brisé par une rafale aussi soudaine que violente.

« Mon père m'a toujours dit que les vents nous avaient volé la terre, osai-je répondre.

— Hé bien je ne sais pas si c'était un sage — à te voir ainsi câblé, j'en doute, excuse-moi — mais cette fois il avait raison. Il est vrai qu'AtomCorp n'a rien volé. Cela aurait d'ailleurs été le moindre de leurs méfaits ! Ils ont seulement profité des tempêtes. Quand la France a compris qu'elle n'arriverait plus à entretenir la centrale de Flamanville et que l'on courrait à la catastrophe, elle a préféré vendre tout ça au plus offrant. Et nous avec mon p'tit gars ! Le plus offrant c'était AtomCorp, c'est tout.

— On m'a appris que c'était un groupe d'investisseurs qui devait protéger l'environnement, alors que beaucoup de personnes mourraient des catastrophes en ce temps-là.

— Et tu as cru ces bobards ? Dis-moi, qui se prétend philanthrope quand il envoie des enfants au fond de ses mines ?

— Je...

— Laisse tomber. Ce n'était pas une question. Mais j'ai l'impression que l'on t'a bien bourré le mou toutes ces années.

— Aya m'a...

— Aya, justement. Tu ne t'es pas demandé pourquoi on t'a câblé de cette manière ? Qu'est-ce qui peut bien pousser des gens à mutiler les esprits fragiles d'enfants récupérés ici et là ? Je ne sais pas tout dans le détail. Mais on m'a déjà raconté comment ça se passe en Angleterre ; comment ils prennent le contrôle des corps et des âmes. ... T'es-tu demandé pourquoi AtomCorp aurait besoin d'archivistes dans un coin aussi paumé, oublié de tout le monde ? »

Cette dernière question me figea. Hada continua de badiner, sans empêcher toutefois mon esprit de dériver ; comme si cette question avait levé mon dernier ancrage. Pourtant, à force de ronrons, je m'affaissai un peu plus et finis par m'endormir, bercé par une Fripouille installée pour la nuit.

‘ n ‘

Le lendemain, je m'éveillais dans la pénombre de cette ancienne cuisine, devenue toute une maison pour Hada et son chat. D'ailleurs, au poids chaud qui reposait sur mes jambes, je crois bien que la Fripouille n'avait pas bougé de la nuit. Mon hôte avait protégé les ouvertures par des bâches et des bouts de tôle. Je dus me réveiller très tôt, car Hada ronflait encore dans son coin. Ne pouvant contenir un certain besoin naturel, j'osai bouger un peu, ce qui fit maugréer la minette. Quand je me levais enfin, elle se mit carrément à miauler, ce qui n'empêcha pas Hada de pousser un ronflement depuis son lit, au coin de la pièce.

Soulevant un coin de tôle je me glissai dehors, Fripouille sur les talons. Elle s'éclipsa, en quête d'un petit déjeuner. Passant la tête au-dessus du mur, je la vis fureter, lever son petit museau et repartir plus déterminée que jamais ; indifférente aux nuages menaçants qui se profilaient au loin, face au soleil timide qui, lui, essayait malgré tout de se lever. La journée se terminerait avec un gros souffle. Je n'avais aucun doute à ce propos. Il me faudrait donc me hâter, si je ne voulais pas finir une nouvelle fois coincé par les éléments. Toutefois aucun sentiment d'urgence ne me traversait. Avais-je seulement le désir de rentrer ?

« Tu n'es pas capable de chasser un mouettard au lance-pierre. Penses-tu pouvoir survivre tout seul dehors ? Parce que moi, je t'aime bien, Fripouille aussi c'est sûr. Mais je n'ai pas de place pour accueillir toutes les âmes égarées. Tu comprends ? »

La voix de basse, presque sourde dans la grisaille du jour naissant, m'avait d'abord fait sursauter. Mais finalement sa vibration unique me rassurait. Et par ailleurs Hada touchait très juste. Quel genre d'idiot serais-je à emprunter un autre chemin que celui du retour ?

« Vous avez raison. Merci de m'avoir accueilli, rien ne vous y obligeait.

— Si, Fripouille.

— C'est sûr qu'elle va me manquer.

— Ah ça, j' imagine. Mais tu me la laisses. De toute façon, elle n'a pas le droit de partir trop loin. Il y a les autres et c'est dangereux.

— Les autres ?

— Oui, t'occupe. Toi, la seule chose que tu as à faire, c'est de les éviter et de vite rentrer. Et prends ça. Tu casseras la croûte. Merci, répondis-je en prenant le petit paquet que Hada me tendais.

— Maintenant, va. Ne reprends pas la rue par laquelle tu es venu. A cette heure-ci ils sont à l'affût. Passe par le mur et prend le Hommet vers l'ancienne gare. C'est la voie la plus sûre. Merci, mon garçon. »

Hada avait le don de me laisser coi. Mais je parvins à lui rendre son grand sourire. Me retournant vers l'échelle, je pris le chemin du retour.

Celui qui venait de m'être suggéré m'emmènerait vers la vallée. Il me forcerait certes à un large détour, pour contourner la butte d'Octeville. Et pourquoi pas, l'idée se tenait. Mais une chose m'empêchait de m'y hâter. Car enfin, avec la montée des eaux, la Divette était largement sortie de son lit et ressemblait désormais plus à un fleuve qu'à une étroite rivière. De fait, si une horde de je ne sais quoi se décidait à dévaler la pente en ma direction, je serais très vite acculé. Tout à mes réflexions, j'atteins la limite du champ de ruine qui jouxtait mon dernier refuge. Cette grande étendue en pente douce prenait fin sur une sorte de douve, le Hommet, au-dessus duquel passait un pont qui tenait miraculeusement. Il y a quelques semaines encore, lorsque je vins cartographier la zone, le pont était complètement impraticable. Et pourtant je l'avais emprunté la veille pour aller chasser mes crabes. Quelque chose m'échappait dans tous ces changements rapides qui transformaient la région. Cette fois, il me fallait suivre une voie parallèle au Hommet qui descendait jusqu'à le rejoindre un peu plus loin. Je ne fus même

pas surpris d'y apercevoir Fripouille, toute occupée à guetter quelque chose en contrebas. Regardant en arrière, je vis deux volutes monter dans le ciel octevillais. Ils étaient espacés d'au moins quelques centaines de mètres. Le chemin du fleuve était risqué. Il le serait cependant moins que chercher un passage entre ces deux feux. Et après tout, il me suffirait de rester à couvert, au plus proche de la rive, pour n'avoir qu'un côté à surveiller. Je passai au niveau de Fripouille qui agita fugacement la queue. La minette ne daigna même pas tourner la tête, ce qui m'alla très bien.

Je fus stupéfait de trouver le fleuve si rabougri, presque revenu dans son lit d'origine. Même si j'en ressortais trempé, il me serait possible de le franchir sans difficulté. Néanmoins dès le premier kilomètre à avancer dans la vallée, je pouvais observer au loin quelques ombres se mouvoir, trop grosses pour n'être que des rats ou même l'un des derniers renards. Il me fallut redoubler de prudence, longeant les ruines de près, profitant du moindre massif pour ralentir un peu et souffler.

Ce n'est qu'au bout d'une heure, au moins que je me souvins avoir oublié mes lunettes — et Aya — dans mon sac.

— Aya ?

Oui Nesta, je suis là.

— Peux-tu me dire ce qu'il t'est arrivé ?

Tu ne comprendrais pas les aspects techniques. Il me manque aussi des données. Imagine que mon code s'emballe et me surcharge d'informations chaotiques. J'ai dû couper les fonctions cognitives et resserrer la gestion des niveaux homéostatiques.

— Homéostaquoi ?

Oui, c'est

— Attends !

Je venais de voir passer plus de trois ombres dans les hauteurs. De plus, même si je ne voyais pas vraiment ce que c'était, j'avais le sentiment tenace d'être suivi depuis un moment. Aya réussit à me calmer, sans quoi je pus tout à fait partir en courant et faire le pari de finir les derniers kilomètres sans terminer en brochette de barbecue.

Peut-être y-a-t-il un danger. Et peut-être devrais-tu prendre le temps de respirer. Il n'y a pas de menace immédiate. Tu aurais le temps de t'enfuir si tu n'avais plus le choix.

— Tu as raison. Prenons quelques minutes.

Je repartis en effet un peu plus serein et marchai une petite heure de plus avant d'apprécier le repas préparé par Hada. Le vent, d'Ouest, avait été vivace toute la matinée. Par chance il emportait au loin mes bruits, et peut-être même mon odeur. Mais lorsque je fus en vue de la base d'AtomCorp, le vent n'était plus seulement vivace. Il devenait franchement violent. Et au moment de passer le portail d'entrée, je perçus les premiers signes du gros souffle.

« Bonjour Nesta, nous te pensions perdu. Tu es autorisé à te reposer dans tes quartiers avant de présenter ton rapport. »

La surprise ne m'empêcha pas complètement de répondre un "merci Patrick" quelque peu bredouillé. Je me dirigeai vers mon bloc anthracite. Le temps de mon absence, des écriteaux portant instructions avaient fleuri sur certains murs.

« Réfectoire du bloc C3 en travaux. Les agents concernés sont priés de se rendre au troisième sous-sol de B1. »

« En phase de formation avancée d'un gros souffle, gardez toujours votre MAIN DROITE en contact avec votre MUR D'AVANCEE. »

« Si vous arrivez à lire ce message, vous êtes en retard sur votre mise à jour. Merci d'en référer à votre superviseur. »

Tout cela était pour le moins étonnant et personne ne semblait y prêter attention. Chacun vacant à ses occupations, certains me faisant même un rapide signe de tête en me croisant.

Nesta, je n'accède toujours pas au réseau.

Entrant dans mon compartiment, je vis mon terminal s'éveiller pour m'accueillir ; mon lit, qui lui aussi semblait m'attendre ; mon regard, dans le miroir placé au fond de la pièce.

Anomalie

Nesta

Surcharge

'n'

Je ne compris pas tout de suite ce qu'avait voulu me dire Aya. Puis, une réminiscence ; un contretemps proscrit de nos vies. Je l'avais déjà senti. Il y a longtemps. La boucle infinie du senseur et du moteur, en déséquilibre permanent au fond de mes tripes. Elle affrontait maintenant le senseur et le moteur calés en binaire sur ma nuque. Avais-je jamais pu dissocier le réel de l'induit, la glaise de l'enduit ? Hein ?! Depuis quand je m'intéressais à ce qu'il se passait dans mes tripes ?

... poum... poum tchak !

Cette fois-ci je l'entendais bien. Il existait. Il vibrait au-delà des sens, hors de ma boucle. Dans quelle direction ? La rue était déserte maintenant. A gauche ? Nada. A droite ? Rien de plus. Mais tout droit, peut-être. Quelque chose me poussa vers l'avant. On me percuta même carrément dans le dos. En me retournant, pourtant, toujours rien. Le vent avançait par petites rafales. On sentait le gros souffle approcher, encore quelques minutes et il serait sur nous. Devrais-je me laisser pousser ? Incroyable que je me posasse cette question. En cet instant j'étais censé être aux prises avec un stress intense, dont la seule échappatoire serait un retour précipité dans mon bloc. Quelque chose avait disjoncté chez moi. Tant pis, je me laissai pousser.

... poum...

« ... je me laissai pousser. »

Comme si la décision me revenait ; le temps me laissait revenir, et non partir, toujours plus loin vers ce faisceau d'incertitudes. J'enlevai mes lunettes. Un résidu de la percussion s'agrippait désespérément à mon dos, aussi réel que le contre-

temps insensé de ce rythme fou ; si vivant. Vibrant. Pas de faille réticulaire ou d'erreur de cryptage, mon régulateur homéostatique — merci Aya — devait foutre le camp. Au moins s'expliquait cette chaleur à la base de ma nuque, juste avant le grand plongeon dans mes propres fluides. Le censori-moteur avait décidé de ne plus pédaler, complètement cramé. Retour aux origines de l'humanité. A la bonne vieille boucle sensori-motrice. Coupé du réseau, esseulé. Les émotions m'inondaient, refluaient et me submergeaient à nouveau. Le rythme improbable d'une musique oubliée et cette percussion dans mon dos qui m'avait mené là ; seuls ces deux fils me rattachaient, d'une manière tout à fait précaire, à ce monde dont la violente agonie appelait ma fin.

Je progressai encore quelques mètres sans réel but, mu par un bouillonnement émotionnel qui m'empêchait de rester sur place, agité par un rythme d'une vitalité extraordinaire. Je sentais le vent. J'étais le vent. Écartelé entre les pulsions simultanées de rire, pleurer, danser et me taper la tête contre le sol, j'avais une vague conscience du danger qui me guettait. Et je n'en avais rien à faire. La peur fut certainement la seule émotion qui ne me traversa pas ce soir-là. Le gros souffle approchant, le ciel n'était plus qu'un vaste déchirement de nuages noirs et d'éclairs. Le grondement du tonnerre lui-même disparaissait dans la fureur de cette nouvelle apocalypse.

Déjà vacillant, une ultime rafale me mit au sol. Je tombai les fesses sur l'asphalte, le dos contre l'air, de plus en plus dense. Je sentis enfin une chaleur — une légère caresse sur ma main —, un soutien inattendu qui me garda ancré dans cet instant, suspendu au désir d'infini ; en perdition comme jamais je ne le fus. Soulagé.

... poum tchak !

"Ce soir, c'est vous qui soufflez comme le vent ; c'est vous le vent. On est bien !

Est-ce que tout le monde sait ici que la vie est un cadeau ?

Le plus beau cadeau.

Chaque instant, chaque respiration.

Des mondes se font et se défont entre chaque respiration.

... La vie est belle !"

Martin "Naâman" Mussard, A Live Story, 2018